

Chemin de destinées

Roman

Premier Prix littéraire 2016 des Arts et Lettres de France

Du même auteur :

- *Tournant d'une bataille à Eisenberg* – Édition 2016
(Bookelis - Hachette Livre distribution) ;

- *Prémices d'une aventure* – Édition 2015
(Bookelis – Hachette Livre distribution) ;

- *Nature humaine* – Édition 2014
(Bookelis – Hachette Livre distribution).

À celles et ceux de mes ami(e)s venu(e)s d'ailleurs, qui par leur volonté et leur opiniâtreté, ont réussi leur vie envers et contre tout.

Hommage à Georges Guynemer, né le 24 décembre 1894 à Paris, mort le 11 septembre 1917 à Poelkapelle (Belgique), pilote de guerre français le plus renommé de la Première Guerre mondiale.

Il y a des destinées qui peuvent ne se rencontrer jamais, mais qui, dès qu'elles se rencontrent, ne doivent plus se séparer.

Alexandre Dumas

Sommaire

Avant-propos

Préambule

LIVRE I

Déchirures

LIVRE II

Destination

LIVRE III

Conquêtes

Épilogue

Personnages

Avant propos

Certains personnages sont imaginaires, d'autres ont réellement existé. Ils apparaissent tour à tour et se côtoient en fonction de la liberté prise selon les circonstances de l'histoire. L'intrigue, quant à elle, est fictive, mais utilise de nombreux éléments tirés de faits historiques des plus connus à ceux tombés dans l'oubli.

**

Préambule

Le destin des hommes est sans conteste un sujet qui interpelle. Ayant parfois contribué à l'évolution de l'humanité, il a toujours su marquer l'Histoire, et nous en sommes les héritiers.

Les plus grandes découvertes naissent souvent des plus grands obstacles. Mais parfois victimes de pressions familiales, professionnelles ou sociales, certains individus ne peuvent véritablement se réaliser. Si grandes que soient leurs qualités, ils subissent l'influence de leur éducation, de leur milieu, de leur environnement. Prisonniers de leur condition, ils ne peuvent vivre leurs passions. Torturés et tiraillés, ils luttent dans la douleur, souvent contre les autres, et parfois contre eux-mêmes. Une boussole imposée les oriente, et les conduit inexorablement vers des lendemains tracés par autrui. D'autres, par contre, ne connaissent pas l'étai qui enserme la volonté d'action. Libres, ils bousculent les fatalismes et décident de creuser leur sillon, déterminés à vaincre les difficultés pour mieux relever les défis les plus grands.

**

LIVRE I
Déchirures

I

Je me prénomme Charles-Simon et l'aventure qui va suivre commence bien avant que je ne vienne au monde. Grâce au journal intime de mon père, retrouvé par hasard, j'ai pu reconstituer l'ensemble des faits et des ressentis des différents acteurs qui vont intervenir. Je ne saurais qu'être reconnaissant envers ces femmes et ces hommes pour qui j'éprouve de l'amour, du respect, et sans lesquels je n'aurais pu exister.

**

En cette fin de journée caniculaire de juillet 1882, le comte Louis-Justin d'Avila quitte l'immeuble de la Banque du Comptoir d'Investissements. Il rejoint en berline son hôtel particulier, situé à deux pas du Champ-de-Mars.

Ce riche banquier de quarante-deux ans, à la moustache élégante et au regard vif, est issu d'une famille aristocratique espagnole. Laquelle est venue s'installer à Paris sous le Premier Empire. Rapidement propulsé par son père dans le monde de la finance, marié

très jeune avec Marie de Saint-Cyr, il fonde tous ses espoirs sur Charles, son fils unique, dont il a déjà décidé du destin. Il en fera son successeur à la direction de la banque.

Sous la conduite d'Edgar le cocher, les chevaux trottent à travers les Grands Boulevards. Monsieur le comte sait que l'avenir est incertain. Le regard fixe, le voilà plongé dans des soucis qui ne cessent de le hanter. Quels lendemains prépare-t-il pour son fils ? La situation financière du pays l'inquiète. Depuis la défaite de 1870, l'économie française va mal. Le paiement à l'Allemagne de l'indemnité de cinq milliards de francs a détérioré l'ensemble du marché monétaire parisien. Malgré les deux emprunts d'État, il réalise combien les conséquences ont été catastrophiques. Louis-Justin se souvient en particulier de l'euphorie ayant provoqué, quelques mois plus tôt, le krach boursier de l'Union générale que son ami Eugène Bontoux dirigeait. Encore très affecté et perdu dans ses sombres pensées, le front soucieux, il médite sur la conjoncture.

Très vite, après le doute, il se ressaisit. Comme toujours, sa volonté et sa foi le rendent plus que jamais déterminé à se battre coûte que coûte contre le fatalisme et le renoncement. Il sait que, dans ce monde dur et intransigent, seuls les véritables combattants remporteront la mise.

Un siècle s'achève, et un autre va commencer.
À la croisée des chemins, monsieur le comte

comprend qu'il convient d'abandonner les réflexes et les comportements du passé. Les politiques frileuses de l'épargne menées par quelques rentiers non productifs sont révolues.

La seconde révolution industrielle doit enterrer la première. Louis-Justin est conscient de la nécessité de ne pas rater la marche qui doit hisser sa banque vers les sommets de la réussite.

Déterminé, il choisit de tout mettre en œuvre pour mieux faire face à l'avenir. Lucide quant aux enjeux, il décide de s'entretenir sans plus attendre avec son ami Eugène. Il en profitera d'ailleurs pour lui demander de former Charles à sa future carrière de banquier.

Sitôt arrivé en sa demeure, alors que le soleil descend derrière les grands arbres longeant la terrasse, Louis-Justin rejoint Marie, son épouse, avec qui il partage un rafraîchissement. Loin des tracas et des bruits de la ville, l'espace d'un instant, il prend le temps de respirer et de faire le vide. Il savoure le bonheur de se retrouver avec celle qui est à ses côtés depuis de longues années. Dès leur première rencontre, cette femme frêle et fragile, au teint très pâle, a toujours su l'écouter et l'épauler, surtout dans les moments difficiles. Il se plaît souvent à la comparer à un phare guidant sa route dans la nuit.

Leur fils n'a pas encore vingt ans. Élané, brun, aux cheveux mi-longs, Charles ressemble davantage au portrait d'un jeune romantique qu'à un futur banquier.

Sorti du lycée Saint-Louis à l'âge de seize ans, il a brillamment réussi ses études à l'École supérieure de commerce de Paris, où il vient d'obtenir un diplôme de capacité. Au plus grand regret de ses parents, son goût prononcé pour l'aventure l'amène à fréquenter des personnes en total décalage avec celles de son milieu. Marie met cela sur le compte de la jeunesse, et n'oublie pas de rappeler qu'il tient sûrement de sa tante Zoé qui, depuis son plus jeune âge, court le monde de continent en continent. Louis-Justin n'a jamais d'ailleurs compris comment celle-ci a pu trouver son équilibre dans l'instabilité. Avec force et détermination, il déclare qu'en aucune manière, son fils ne suivra un tel chemin.

Le soir suivant, il est déjà tard lorsqu'après avoir embrassé sa mère, Charles monte quatre à quatre le grand escalier. À peine revenu, monsieur le comte l'attend dans la bibliothèque.

– Père, puis-je entrer ?

– Oui, je vous attendais, car je souhaite vous parler.

Charles s'avance vers le large fauteuil de cuir couleur fauve dont il ne voit que le dos. Au cœur des volutes de son cigare, Louis-Justin se retourne et l'invite chaleureusement à prendre place auprès de lui. Charles est surpris, il n'a pas l'habitude d'un comportement aussi familial, surtout venant de son père. Le moment est important. Sa mère l'en a averti le matin même. Son avenir va-t-il donc se décider ici et maintenant ?

– Mon fils, je viens de rentrer de mon cercle où j'ai revu votre parrain Eugène, revenu d'Autriche en toute discrétion pour un très bref séjour à Paris. Nous avons évoqué votre devenir, et j'ai choisi de vous confier à lui.

– Père, qu'insinuez-vous par là ?

– Eh bien voilà... Mais, voulez-vous un verre de bourbon ? Tenez !

– Merci ; pourtant, ce dernier connaît bien des soucis avec la faillite de l'Union générale de février dernier. Pensez-vous que mes études puissent aboutir auprès du président d'une banque qui a fermé ses portes ?

– Je vous trouve bien léger de me croire capable d'une pareille idée. Non seulement vous me sous-estimez, mais vous semblez également lui manquer de respect.

– Pardon, Père, je ne voulais point vous offenser. Vous savez que depuis toujours, j'ai de l'estime pour mon parrain. Je suis conscient que, depuis la disparition de son fils, alors que je n'avais que cinq ans, il a pour moi une grande affection. Aujourd'hui je m'inquiète de son sort. On dit même qu'avec Jules Feder, l'ancien vice-président, il risquerait la prison.

– Écoutez-moi ! Au lieu de prêter l'oreille aux ragots de vos compères de l'École de commerce, sachez plutôt ce qui s'est réellement produit. Certes, le problème est surtout né à cause des nombreuses irrégularités : bilans falsifiés, augmentations de capital truquées avec

des souscriptions fictives et des opérations illégales. Cependant, toutes ces anomalies et étrangetés de gestion sont passées plus ou moins inaperçues grâce à l'appui de plusieurs journaux financiers, et dès lors, la spéculation a battu son plein.

– Mais alors, Père ? Qu'est-ce qui...

– Après des rumeurs qui ont circulé, certains ont joué la valeur à la baisse et, en quelques mois, le marché, toujours insouciant, n'a plus réagi. Puis, le lancement d'une troisième augmentation de capital a définitivement mis le feu aux poudres. Vous connaissez la suite, Charles.

– Oui, je sais. Toutefois, la crise financière est bien là, avec son long cortège de faillites, et dans ce difficile et douloureux contexte, que puis-je espérer entreprendre ?

– Eh bien, j'entrevois pour vous une sérieuse opportunité. J'en ai longuement parlé lui. Compte tenu des circonstances et de la conjoncture, vous irez à Vienne pour vous instruire à ses côtés. Vous voyez, je ne néglige pas vos goûts prononcés pour les voyages.

– À Vienne ?

– Oui ! Eugène a un grand talent en matière de finances, n'oublions pas qu'il a su préserver du krach de l'Union générale la Länderbank, qu'il a fondée il y a quelques mois.

– C'est vrai, mais comment cela a-t-il pu se produire, alors que l'ensemble du système bancaire s'est écroulé ?

– Mon fils, ancien directeur des Chemins de fer de la Süd Bahn, votre parrain a gardé quelques bonnes relations et a pu revendre sa banque aux Autrichiens. Cette société, devenue la Banque des pays de l'Europe centrale, a bénéficié d'un statut privilégié d'extraterritorialité. Aussi elle étend dorénavant son action dans toute la région.

Tandis que l'horloge sonne les douze coups de minuit, Charles se ressert un verre et le vide d'un coup.

– Eh bien ! tout cela semble vous donner soif !

– Pardon, Père, en voulez-vous à nouveau ?

Louis-Justin acquiesce. Il connaît bien Charles et sait que la finance ne l'attire pas spécialement. Mais ce projet devrait, le pense-t-il tout du moins, le séduire et convenir à son goût pour l'aventure et les voyages. Dans une ambiance empreinte de sérénité, la main sur l'épaule de son fils, il lui déclare :

– Dans la vie, rien n'est facile, mon cher Charles. Votre mère et moi, nous vous avons donné une bonne éducation. Vous n'avez jamais manqué de rien. L'amour que nous vous portons nous oblige à vous faire prendre conscience qu'il est dans votre intérêt de persévérer dans la voie que je vous ai tracée. Certes, nous évoluons dans un contexte particulièrement difficile, néanmoins votre jeunesse, accompagnée de mon expérience, est un véritable atout. Vous devez dépasser les problèmes que notre économie traverse actuellement, et cela dans le seul but de développer notre entreprise. Mon fils, n'oubliez

jamais que vous faites partie de cette lignée de banquiers et d'hommes d'affaires qui, depuis sept générations, a toujours su contourner l'obstacle des diverses crises. Regardez sur ce mur, les portraits de nos ancêtres. Chacun d'eux a subi des épreuves, pourtant aucun n'a courbé l'échine. Donnez-vous aujourd'hui les moyens de vous hisser à leur hauteur, et soyez fier du sang qui coule dans vos veines. Récoltez les fruits dont nos pères et nos grands-pères ont semé les graines. À votre tour, vous sèmerez celles dont votre propre descendance pourra se nourrir.

Un long silence emplît l'espace. Ces mots sont frappés à jamais telle une épitaphe gravée dans le marbre qui résonne dans la tête de Charles. Arrière-petit-fils et fils de banquier, banquier il sera lui aussi. Ainsi en a décidé son père. Soudain il réalise qu'il fait partie de la dynastie des d'Avila. Son avenir est tout tracé, son destin ne lui appartient plus.

– Quand dois-je rencontrer mon parrain ? demande-t-il, résigné.

– Pas pour l'instant, mon fils, car Eugène doit rejoindre l'Autriche dans vingt-quatre heures. Le temps pour lui de prendre quelques contacts nécessaires à ses affaires. Il est convenu que vous partirez fin juillet pour Vienne. Eugène m'a confié que vous assisterez à un colloque sur les projets d'investissements financiers dans les Balkans. Les accords austro-russes ont poussé la Serbie dans les bras de l'Autriche, et vous devinez que la

faiblesse locale en capitaux suscite de grands intérêts. D'autre part, Cécile, son épouse, vous accueillera à la gare de Vienne.

Charles ne dit rien, il fixe le fond de son verre vide. Il n'est plus maître de son destin. Comme enchaîné, il se sent sacrifié sur l'autel de ses ancêtres. Il perd ses illusions, et ses rêves s'envolent. Il comprend qu'à présent, sa liberté lui échappe.

Durant cette chaude nuit, Charles a mal dormi. Entre deux sommes agités, il vit un véritable cauchemar. Torturé, il est partagé entre ses propres aspirations et celles de son père. Il doute de lui-même, de sa capacité à suivre la route tracée. Dans sa poitrine, son cœur bat fort, et Charles songe que si celui-ci devait s'arrêter, en un instant, il serait délivré de ses tourments. Pourquoi continuer à vivre sans pouvoir emprunter le chemin que l'on choisit ? Les rayons du soleil illuminent sa chambre, et comme dans un rêve, il perçoit une douce voix. C'est celle de sa mère qui, derrière la porte, l'invite à descendre pour partager un petit déjeuner.

Perchés dans les arbres, les oiseaux chantent de concert dans la douceur de ce matin d'été. Alors que Marie admire les roses cueillies dès l'aube, Charles l'embrasse sur le front. Très proche de son fils, elle perçoit son mal-être. Ils s'installent autour de la table ronde recouverte d'une nappe blanche, puis Joséphine, la fidèle servante, leur apporte du café et des brioches sur un plateau d'argent. Marie entame la conversation :

– Votre père est parti très tôt. Il ne se ménage pas, cependant je sens que son travail le fait tenir bon. Sa banque, c'est sa vie. Mais dites-moi, il me semble que vous n'avez pas bonne mine.

– Je n'ai pas bien dormi, Mère.

– Je suis au fait de votre prochain départ pour Vienne. J'espère que vous n'en êtes pas contrarié. Mon chéri, sachez que votre père n'a qu'un souci : celui de votre réussite.

– Oui, même au prix de mon bonheur !

– Ne le prenez pas comme cela, Charles. Entre nous, je vous comprends et je partage votre sentiment. Je devine que vous avez d'autres aspirations. Toutefois, quelles sont-elles réellement ?

– Je ne sais, Mère. À dire vrai, je ressens dans la tête à la fois comme un trop-plein et un grand vide. Tout se confond, tout va trop vite, sans que je puisse me délecter de l'instant présent. J'ai l'impression de passer à côté d'une multitude de choses, et que l'on dirige ma vie comme l'on guide un cheval. J'ai soif de liberté.

– Oui, comme tous les jeunes gens de notre époque.

– Justement, mes amis, eux, profitent de leur jeunesse ! Je ne suis jamais sorti pour profiter des plaisirs de mon âge. J'ai toujours été un élève sage, puis un étudiant acharné. Aujourd'hui, on veut me faire rentrer dans la banque comme un prêtre en religion.

– Ne blasphémez pas, s'il vous plaît, dit-elle en se

signant d'une croix, et écoutez-moi. Bon nombre de vos camarades aimeraient avoir la chance qui est la vôtre. Certes, vous avez, en avance, réussi de bonnes études. Il ne vous reste plus qu'à confirmer vos acquis, cela par l'expérience d'être, pour un temps, aux côtés d'Eugène. Rien ne vous empêchera plus tard, une fois votre carrière assise, de vous consacrer à vos loisirs ou à maintes passions.

Marie se met à tousser violemment, portant à sa bouche son mouchoir en dentelle. Charles s'inquiète. Pour la rassurer et éviter de la contrarier, il acquiesce à ses propos. Le sentant préoccupé, de sa douce voix, elle lui dit :

– Ne vous tracassez pas pour moi, mon fils. Prenez simplement soin de vous, et promettez-moi de suivre le chemin que votre père vous trace.

– Oui, Mère. Je ferai au mieux. Dès mon arrivée à Vienne, je vous écrirai et pour vous, je ferai ce qui est cher à votre cœur.

Marie sourit et prend tendrement la main de Charles pour la porter à son front. Elle paraît heureuse et fière de son fils.

Quelques jours plus tard, alors que les premières chaleurs du jour commencent à se faire sentir, seul Edgar accompagne Charles qui doit prendre le train pour Vienne. Dans un vacarme de quai de gare, il court derrière, une grosse valise dans chaque main. Charles aperçoit enfin la voiture correspondant au numéro de son

ticket. D'un geste de la main, il l'indique à Edgar qui n'en finit pas d'arriver en zigzaguant pour éviter la cohue. Des gens en grand nombre se bousculent : des hommes d'affaires chics, des petits-bourgeois au chapeau mou et des femmes en toilettes raffinées sous leur ombrelle. Certains montent dans les voitures ; d'autres s'agglutinent et font leurs adieux, s'embrassent et agitent leur mouchoir.

Sitôt grimpé, Charles ouvre la fenêtre et s'adresse au brave homme en le priant, en son absence, de bien veiller sur sa mère.

– Ne vous inquiétez pas, Monsieur Charles, et bonne chance à vous !

– Merci Edgar, et à bientôt.

Alors que la grosse machine à vapeur se met à hurler, un nuage de fumée envahit le quai d'où surgit le chef de gare qui agite son drapeau rouge. Le convoi entame peu à peu sa longue marche en avant. Bientôt, la ligne droite des rails fuit jusqu'au bout de l'horizon, pour là-bas, se rapprocher de la Cisleithanie où Charles, au sein de l'Empire austro-hongrois, prendra le premier grand virage de sa vie d'homme.

II

Les voitures ne sont pas totalement remplies, et les voyageurs sont en route pour un long périple de mille trois cent cinquante kilomètres qui s'annonce particulièrement éprouvant, sous une ardente chaleur. Strasbourg, Munich, Vienne : plus de vingt-huit heures de trajet entre lectures, repas et sommes. Charles sait que, dans quelques mois, un nouveau train circulera sur cette ligne. Il l'a lu dans un article du *Gaulois*, dit-il, en engageant la conversation avec son voisin, un bourgeois guindé aux lunettes rondes et à la barbiche en pointe.

– Savez-vous, Monsieur, qu'à quelques mois près, nous aurions pu être à bord du Train-Éclair, un superbe train de luxe ? J'ai même lu que son constructeur Georges Nagelmackers, un industriel belge, se serait inspiré du modèle de monsieur Pullman, un Américain qui a inventé les premiers wagons-lits. Dans un confort digne des grands palaces, nous pourrions même un jour relier, dit-on, Londres à Istanbul en quatre jours. Cela devrait révolutionner nos échanges à travers l'Europe.

– En effet, j'ai entendu parler de cela. Je suppose qu'ils n'ont pas évoqué les tarifs, déclare son

interlocuteur en souriant.

– Ah ça non ! rétorque Charles. Je pense qu'ils seront conséquents, d'autant qu'il y aura même des garçons gantés, et que l'on y servira du champagne, du caviar et des huîtres. Il y aura aussi des wagons-fumoirs où l'on dégustera du Cognac millésimé et des havanes.

– Le progrès a du bon, cher Monsieur !

– Oui, et au-delà du confort matériel, j'espère que ce futur moyen de communication sera un outil favorable à l'entente des peuples et à la paix en Europe. Réalisez-vous que ce train abolira les frontières ? Il traversera la Bavière de Louis II, l'Autriche-Hongrie de François-Joseph, la Serbie de Milan Ier, la Roumanie de Carol Ier, la Bulgarie d'Alexandre de Battenberg, avant d'arriver dans la Turquie d'Abdul-Hamid. Sans compter que, grâce à son aide financière et technique, la France contribuera ainsi à combler le retard que l'Empire ottoman, plus encore que les Russes, connaît en matière ferroviaire, assure Charles.

Surpris par les propos éclairés de ce jeune homme, son compagnon de voyage désire mieux le connaître.

– Vos souhaits sont honorables, et j'espère qu'il en sera ainsi, mais la paix dépend d'abord des hommes et de leur sagesse. Permettez-moi de me présenter : Colonel Alexandre Duchaussoy, attaché d'ambassade à Vienne.

– Enchanté !

– À qui ai-je l'honneur ?

– Comte Charles d’Avila, banquier.

En se présentant de la sorte, il réalise tout à coup qu’il a revêtu l’habit que son père lui a taillé. Il précise toutefois qu’il vient de terminer ses études de commerce, et que son père, directeur de la Banque du Comptoir d’Investissements, l’a envoyé en mission à Vienne auprès de monsieur Eugène Bontoux, financier.

– Monsieur Eugène Bontoux ? Des Chemins de fer de la Süd Bahn ?

– Celui-là même !

– Vous vous rendez donc en Autriche pour financer le rail ?

– Pas exactement, dit-il en souriant. Monsieur Bontoux, directeur de la Banque des pays de l’Europe centrale, partage avec monsieur le comte Eduard Graf von Taaffe, président du Conseil, quelques projets d’investissements en Serbie. À cet effet, je dois d’ailleurs prochainement participer à leurs études préliminaires. Vous-même, en tant qu’attaché d’ambassade à Vienne, vous devez être au fait de cela.

– Oui, mais de loin. Nommé en avril 80 auprès de Son Excellence Monsieur le Comte Duchâtel, je suis chargé tout spécialement des affaires militaires. Toutefois, je ne serais pas contre le fait de m’intéresser aux questions économiques et financières.

– Nous aurons certainement l’occasion de nous croiser à l’ambassade, Colonel.

– Assurément !

Les heures passent, et Charles réalise qu'il a quitté pour la première fois sa famille. Il va vivre quelque chose de nouveau. Oh, il sait bien que son séjour en Cisleithanie n'a rien d'un voyage touristique ou d'agrément. L'aventure et la liberté auxquelles il aspire n'auront certainement pas une place de choix face à ses obligations professionnelles.

Après un repas léger, et alors que la journée s'achève, les passagers s'organisent et s'apprêtent à passer la nuit. Placé devant la fenêtre du wagon, Charles est songeur. Il observe les plaines et vallons s'endormant peu à peu dans la noirceur du soir qui tombe. Partagé entre un sentiment de tristesse et d'euphorie, il ne peut s'empêcher de penser aux recommandations de son père. Il va devoir se prendre en main pour être à la hauteur des attentes de ses parents. Charles s'inquiète aussi pour la santé de sa mère. Depuis plusieurs mois, elle est atteinte d'une maladie pulmonaire, et, tenaillé par la compassion, il sent monter en lui une violente émotion. Il se jure qu'il fera tout pour ne pas la décevoir.

Seul le bruit du train berce les candidats au sommeil. Après avoir bu un dernier rafraîchissement, Charles finit par s'endormir, recroquevillé sur son siège. Quelques heures plus tard, soudain, une violente secousse le propulse vers l'avant, et dans un « Oh, pardon, Madame! », il retire ses mains posées par réflexe sur les genoux d'une charmante femme qu'il découvre assise juste en face de lui.

– Eh bien, mon jeune ami, vous voilà bien entreprenant de si bon matin. J’ose espérer que cette machine sur rails est la seule responsable de votre geste !

– Pardonnez-moi, Madame, je suis confus. Vous ai-je blessée ?

– Nullement, mais quel dommage, car vous auriez sans doute pu soulager ma douleur !

Charles se met à rougir et comprend aussitôt que la situation est loin de déplaire à cette femme qui sourit sous son éventail. La très stricte éducation qu’il a reçue ne lui a pas permis de connaître d’autres femmes que sa propre mère. Il souhaite donc également se rattraper dans ce domaine-là, désireux de croquer la vie à pleines dents comme dans le fruit défendu du jardin d’Éden.

Quand le train arrive en gare de Munich, une certaine effervescence se propage parmi les passagers à peine sortis de leur sommeil. Les yeux écarquillés, les oreilles grandes ouvertes, Charles observe ces gens qui, comme dans un tourbillon, circulent, s’agglutinent, se dispersent. Vieillards, enfants, femmes et hommes, toutes et tous vont, viennent, se lèvent, se croisent, s’installent. De belles toilettes et des costumes seyants se déploient, se mêlent et s’entremêlent dans des effluves de parfums enivrants. Charles profite de l’arrêt du train pour visiter le wagon-restaurant. Il trouve le colonel en grande discussion avec un vieil homme.

– Monsieur le Comte d’Avila, permettez-moi de vous présenter Monsieur le Marquis Joseph Stephan de

Rechtat.

Le jeune banquier découvre un homme distingué aux larges favoris plus blancs que sa chevelure bouclée.

– Monsieur le Marquis, honoré !

– Monsieur le Comte, mais voyons, je vous reconnais, dit-il ajustant son monocle. C'est bien vous que j'ai vu perdre l'équilibre et vous projeter vers mon épouse ?

– Oh ! Monsieur le Marquis, j'étais assoupi et n'ai pu me contrôler quand le train, stoppant en gare, m'a littéralement projeté hors de mon siège vers l'avant. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses pour ce geste fâcheux. Comment puis-je réparer ma conduite ?

– Soyez rassuré, Monsieur, car vous n'êtes pas le premier qu'Éloïse fait chavirer de la sorte. Toutefois, si vous souhaitez vraiment que j'obtienne réparation, je vous demanderai simplement de bien vouloir apporter à mon épouse cette tasse de chocolat qu'elle doit attendre depuis quelques minutes. En effet, je n'en ai pas encore terminé avec le colonel Duchaussoy.

– Mais certainement, Monsieur le Marquis, je suis votre obligé.

– Nous nous reverrons sans nul doute à l'ambassade de France, où je dois retrouver le comte Duchâtel. Je présume que nos affaires nous amèneront à nous y rencontrer.

– Monsieur le Marquis, j'en serai très honoré. Alors que le colonel Duchaussoy poursuit son

entretien avec le marquis de Rechat, ami de l'empereur François-Joseph, Charles apporte à madame la marquise sa tasse de chocolat. C'est avec une grande surprise que celle-ci découvre son nouveau serviteur.

– Oh merci ! C'est donc mon époux qui vous a confié cette mission ?

– Je vous le dois bien pour le désagrément que je vous ai causé.

– Mais vous n'avez rien à vous faire pardonner, Monsieur, je vous l'assure. Vous vous rendez à Vienne ?

– Oui, pour affaires.

– Et quel type d'activités ?

– La finance. À vrai dire, je rejoins mon parrain pour participer à un colloque. Mais, tout ceci doit vous ennuyer.

– Pas du tout ! Avec mon mari, j'ai l'habitude d'entendre parler de tels sujets, notamment qui relèvent parfois du secret d'État.

– Vraiment ?

– Oui, mon époux, le marquis de Rechat, est conseiller auprès de l'empereur, et nous vivons donc ce genre de choses au quotidien. Vous avez dû croiser Alexandre ?

– Alexandre ?

– Oui, le colonel Duchaussoy. Nous le connaissons bien, c'est quasiment le bras droit de l'ambassadeur de France.

– Ah oui, Madame la Marquise, j'ai fait sa

connaissance.

- Appelez-moi Éloïse, Monsieur... ?
- Comte Charles d'Avila, pour vous servir.
- Ah ! enchantée, Monsieur le Comte.
- Appelez-moi Charles.
- Certes, j'essaierai.

Le train s'approche de Vienne, et Charles réalise que sa vie est sur le point de changer. Alors que, jusqu'à ce jour, il a vécu entre ses études et ses parents, il se retrouve d'un seul coup catapulté dans un nouvel univers. Voilà qu'il rencontre des personnalités jusqu'ici inconnues de lui : un attaché d'ambassade – colonel de surcroît –, une marquise – au demeurant fort charmante –, un marquis, ami de l'empereur. Bref, tout un monde qui se présente à lui et dans lequel il va devoir évoluer.

Enfin Vienne ! Depuis le départ de Charles en gare de l'Est à Paris, moins de trente heures se sont écoulées. Une fois le train stoppé, les passagers se dirigent vers la sortie du wagon. À travers les fenêtres, les uns cherchent les autres, du moins certains qui rejoignent sur le quai celles ou ceux qui les attendent. C'est pour lui un lieu magique, où il assiste à la joie des retrouvailles dans une ambiance pleine de charme et de gaieté.

Alors qu'il s'attendait à voir Cécile, Charles est surpris d'apercevoir, non loin d'un banc, son parrain. Eugène est un homme dans la pleine force de l'âge. Grand, chic, en redingote beige et gilet jaune paille,